pudeur, une musique qui fait prier l'âme au lieu d'enivrer les sens. L'art chrétien, Messieurs, il est le rayonnement de l'autel. Basilique admirable, qui nous rassembles aujourd'hui, comme tu as rassemblé, depuis six siècles, tant de foules priantes, livre-nous tes secrets, dis-nous qui t'a conçue ! Ce n'est pas la science orgueilleuse qui a tracé le dessin hardi et majestueux de tes formes. Ce n'est pas la puissance de l'or qui a fait sortir de terre les masses imposantes que tu dresses vers le ciel. La foi seule a inspiré les artistes, la charité a entraîné les foules ; les uns ont donné leur génie, les autres ont prêté leurs bras ; et l'œuvre sublime s'est élévée comme d'elle-même, taisant les noms de ceux qui l'avaient faite, mais proclamant la gloire et chantant l'amour de l'Agneau immolé.

« Comme l'autel motive et commande toute la structure du temple, ainsi le sacrifice domine et dirige tout le culte. La psalmodie est un sacrifice de louange ; elle est comme le retentissement extérieur de la louange intime qu'adresse à la majesté divine la Victime eucharistique. Toutes les pompes de la liturgie, toutes les formes du culte, ici somptueux et magnifique, là modeste et populaire, tout cela continue, développe, relève, commente aux yeux du peuple chrétien le mystère de religion contenu dans le sacrifice.

« Et voilà, Messieurs, de quoi se remplit le jour de Dieu pour les vrais adorateurs. Avant toutes choses, le sacrifice. Cela seul est rigoureusement obligatoire. Le prêtre doit au peuple et la célébration et l'application de la messe ; le peuple doit à Dieu sa présence et sa prière. Ah ! comme nous voici loin des conceptions nouvelles ! Aujourd'hui, on admet encore le dimanche de l'homme, mais on ne connait plus le dimanche de Dieu. Aussi peu importe à quelle heure commencera le repos. Que la matinée appartienne au travail, pourvu que le reste du jour soit réservé au plaisir. Mais malheureux ! la matinée, c'est l'heure du sacrifice. Que deviendra la part de Dieu ? Hélas ! nul n'en a cure. Et ceux qui font bon marché de la messe oseront encore se prétendre les amis du peuple, comme si c'était aimer le peuple que de le mépriser, d'oublier qu'il a une âme et que cette âme ne peut vivre que de son commerce avec l'Invisible !

« J'ai vu, Messieurs, dans la catholique Bretagne, ce que peut-être vous avez vu vous-même dans quelque coin reculé de notre France, ce que nos pères voyaient partout jadis sur ce vieux sol qui fut si longtemps la terre de la foi : tout un peuple courbé, durant six jours, sous le faix d'un labeur pénible et souvent mal payé, mais qui, le septième jour, se redresse, relève la tête et se sent libre parce que Dieu l'affranchit. Les hommes ont quitté les vêtements du travail pour revêtir le costume pittoresque de leur province ; les femmes se sont parées de grâce et de modestie ; les enfants joyeux ont salué au réveil l'aurore du jour qui apporte l'allégresse. Voyez ces longues files de paysans qui traversent la lande ou sillonnent les chemins creux. Ils accourent des hameaux